

Les textes publiés précédemment relatent des agressions vécues par la même personne. S'ils nous intéressent, c'est parce qu'en même temps qu'elle les relate, Edith D. nous livre ses réactions, ses raisonnements pendant l'action. C'est ce qui m'autorise aussi, à reprendre ses remarques pour montrer qu'il n'y a pas de hasard. Ce n'est pas par chance qu'Edith D. s'en est bien sortie à chaque fois. C'est parce qu'elle a su adopter l'attitude juste, de respect, d'amour de l'autre, jusqu'au bout. Et c'est ce respect qui l'a libérée, elle et ses agresseurs.

Le respect libéré

HERVÉ OTT*

La publication précédente de ces textes (sauf le dernier relatif à un voyage en Espagne) ainsi que de mes réflexions¹, a suscité une critique féministe qui m'oblige aujourd'hui à préciser les points suivants.

Il serait faux de généraliser ces témoignages à toute situation de viol. Car statistiquement, le viol en stop est très minoritaire. « La majeure partie des viols sont le fait de personnes connues par la victime, envers qui la confiance serait légitime : copain, voisin, chef, père, oncle, frère, mari... Réagir dans ces cas de viol ou même après, est souvent difficile en raison des relations de pouvoir ou d'affection qui unissent alors la femme à son violeur »². Il est à l'inverse tout à fait compréhensible que la méconnaissance de l'agresseur renforce la perception violente de son agression et suscite une réaction de refus plus combative de la part de la femme. C'est le cas qui nous est soumis ici. Les lignes qui suivent ne prétendent donc en aucune façon à un discours total sur le viol et l'attitude à adopter.

* Permanent au Cun du Larzac. L'auteur a repris et augmenté ici son article "Réactions au récit intitulé 1^{er} février 1981, paru dans les Cahiers de la Réconciliation, janvier 1982. MIR, 114 bis rue de Vaugirard, 75006 Paris.

En tant qu'homme je participe à renforcer une situation qui opprime les femmes sinon, activement en jouant de l'ironie macho ou sexiste, du moins passivement en ne dénonçant pas systématiquement toute attitude qui permette à la femme de mieux se défendre et de dénoncer par là l'attitude agressive, oppressive des hommes.

Je peux être moi-même victime de ce genre d'agression (il n'y a pas que les femmes victimes d'agressions sexuelles) et l'attitude d'Edith D. m'interpelle au plus haut point. Car les principes qui ont conduit son attitude sont extensibles à toute forme d'agression inter-individuelle. Saurais-je réagir comme elle a su le faire ? Mais comme il s'agit de tentatives de viol dans ce cas, je serais bien obligé de comprendre le contexte spécifique à l'agression sexuelle, au viol.

Je veux donc considérer ces témoignages comme des exemples-types de ce qui peut être fait dans une situation d'agression. Qu'il s'agisse d'une résistance au viol rend la situation plus dramatique et la démonstration plus convaincante. Et parce qu'il s'agit du contexte général "victime-bourreau", je m'autorise, moi homme, à prendre part au débat.

Si l'on veut bien ne pas limiter le viol à une pénétration sexuelle sans consentement, mais la généraliser à « *tout acte qui ne respecte pas les désirs et la volonté de la femme* », force est d'admettre que cette définition est aussi celle de la violence en général et qu'elle n'est dès lors plus spécifique aux rapports hommes-femmes. Dans ce cas précis on parle de sexisme, mais cela concerne aussi le racisme, le colonialisme, le capitalisme, le christianisme, bref, toute forme d'oppression qui **justifie la domination** des uns par les autres.

Sortir de la morale

La première réaction face à ce genre de témoignage est d'ordre moraliste : « *Mais il faut bien qu'elle aime ça pour continuer à faire du stop, c'est pas sain...* » Imaginerait-on la même réaction à propos d'un travailleur social qui retournerait sans cesse dans le même quartier malgré les agressions dont il est l'objet ? C'est la même réaction

que celle des policiers ou des juges qui essay(ai)ent de culpabiliser la victime sous prétexte qu'elle serait consentante, voire même convaincante !

Je trouve au contraire remarquable qu'Edith D. ait refusé de renoncer à son droit à la liberté sous prétexte d'un risque à courir. Elle ne pouvait elle-même faire cette démarche qu'en sortant du contexte de la culpabilité. Mais toute son attitude témoigne qu'elle n'a à aucun instant fuit sa responsabilité.

L'apport de la psychanalyse

La psychanalyse nous apprend que « *tout rapport victime-bourreau est aliénant dans la mesure où se produit, dans l'unité du cycle agressif réalisée par le sentiment de culpabilité, un clivage entre deux processus constitutifs, l'un étant assumé par le bourreau, l'autre par la victime* »³. En d'autres termes, ce qui est source d'aliénation d'après Fornari, c'est, chez le bourreau, de ne pas voir qu'il est aussi victime, et chez la victime, de nier qu'elle est aussi bourreau. Pourquoi ? Parce que le bourreau, en usant de violence, nie tout sentiment de culpabilité (en ce sens qu'il **justifie** son acte) et que la victime, en subissant la violence du bourreau, nie pour elle-même son besoin de violence. Sentiment de culpabilité et besoin de violence sont tous deux constitutifs d'un état psychologique "normal" dans la mesure où ils sont tous deux nécessaires au sentiment de **responsabilité**. Chez le nourrisson, le sentiment de culpabilité naît de la violence dont il use contre sa mère⁴ et développe ainsi sa responsabilité face à toute destruction (plus symbolique que réelle dans ce cas) de cette mère. C'est alors en assumant à la fois son besoin de violence (contre ce qu'il vit comme la "mère mauvaise" qui ne lui donne pas le sein) et son sentiment de culpabilité (conséquence de cette violence vis-à-vis de la "mère bonne" qui le gratifie) qu'il accède à la responsabilité.

Ce qu'il importe de retenir ici, c'est que le besoin de violence a tendance à masquer le besoin de culpabilité (ce qui se passe chez le bourreau) ou alors c'est le sentiment de culpabilité qui a tendance à masquer le besoin de violence (ce qui explique la passivité de la victime). Si la victime reste

dans cette situation elle sera amenée à situer le mal dans le bourreau pendant que le bourreau rejettera la culpabilité sur la victime. Pour devenir responsables, l'un et l'autre doivent retrouver l'équilibre entre besoin de violence — nous dirons alors de combativité — et le sentiment de culpabilité. D'une façon plus générale, c'est le propre de l'action non-violente de rendre responsable puisqu'il s'agit de se défendre (combativité) sans faire naître de culpabilité (absence de violence).

L'exemple de Jésus (Jean 8/1-10)⁵

Pour imaginer cela, je prendrais le récit de la femme adultère que les scribes et Pharisiens présentent à Jésus pour lui tendre un piège sur un point crucial : ou bien Jésus condamne la femme en appliquant la loi de Moïse, mais alors il n'est plus celui qui pardonne aux pécheurs ; ou bien il pardonne à la femme adultère, mais alors il condamne la loi de Moïse ; ces deux solutions lui sont préjudiciables de toute façon dans le combat que lui livrent les autorités morales d'alors.

En disant aux scribes et Pharisiens « *que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre* », Jésus fait très exactement référence au sentiment de culpabilité d'une part (le péché) et au besoin de violence (jeter la pierre, condamner) d'autre part. C'est alors que Jésus met les scribes et Pharisiens devant leur responsabilité en réveillant leur culpabilité, ce qui ne veut pas dire en les culpabilisant (ils ont péché eux aussi). Eux ne veulent tenir compte que de leur devoir (en réalité "désir") de violence envers cette jeune femme, au nom de la moralité publique.

A l'inverse, en disant à la femme adultère : « *Moi non plus je ne te condamne pas ; va et désormais ne pêche plus* », Jésus ne nie pas sa culpabilité (au regard de la loi en vigueur). La passivité de cette femme témoigne de l'écrasement de fille et son statut de femme y concourent aussi largement). En refusant de la condamner, donc de laisser la violence agir contre elle, Jésus provoque cette femme à sortir de son rôle de victime. Car, dès l'instant où il n'y a plus de bourreau sur lequel elle peut rejeter son besoin de violence en acceptant paradoxalement de mourir de sa main, le cercle

victime-bourreau est brisé. Ce qui est efficace dans cette attitude de Jésus, c'est qu'il montre à cette femme où se situe sa responsabilité. Mais il met aussi les scribes et les Pharisiens sur la voie de la guérison en leur montrant qu'ils sont eux aussi des victimes potentielles.

Culpabilité du violeur et responsabilité de la femme

Si il importe d'insister sur la culpabilité du violeur (culpabilité qu'il nie, forcément) il n'en est donc pas moins important de montrer en quoi la femme, si elle nie sa responsabilité en restant "victime", peut participer, même involontairement, au processus victime-bourreau.

D'une façon générale, **la libération des victimes passe nécessairement par la prise de conscience que leur besoin de violence est nié en ce sens que seul leur bourreau le personnalise**, et par leur aptitude à faire prendre conscience aux bourreaux, fût-ce par le biais de l'opinion publique, de leur réelle culpabilité. C'est le sens même de l'action non-violente ; action qui permet aux victimes de prouver leur innocence devant l'opinion publique, alors qu'on les fait passer pour coupables. Du même coup, l'action "sans violence" leur donne la possibilité de se défendre sans inverser les rôles et risquer d'être elles-mêmes assimilées aux bourreaux. N'est-ce pas en tout cas le risque que prennent les femmes, mais peut-on le leur reprocher, lorsqu'elles demandent des peines plus lourdes pour les violeurs ? Nous y reviendrons.

A partir du moment où la femme accepte d'imaginer que sa responsabilité puisse être en cause et que de cette prise de conscience dépend alors que le viol ait lieu ou non, il importe, pour trouver une parade, de connaître les raisons du viol.

Peut-on violer malgré soi⁶ ?

Ce n'est pas nier en quoi que ce soit la culpabilité du violeur que de se poser la question qui concerne le crime en général : comment se fait-il que souvent, le criminel ne reconnaisse pas son crime ; ne comprenne pas comment il a

J'étais une petite fille

Genny, l'auteur de ces lignes, a été violée à l'âge de 6 ans. Elle vivait avec son frère dans une "famille d'accueil", car leurs parents les avaient abandonnés.

« Il fait nuit. M^{me} Baston travaille forcément de nuit, puisqu'une ombre se dessine, elle s'infiltré insidieusement... Je sais... Je sais que c'est l'heure ! Quelle heure ! Quelles heures... Celles où cet homme me demande de le suivre. Je le sais. Parce que dans l'angoisse, je l'attendais... Sans un mot, soumise par l'effroyable terreur, par l'impitoyable destinée. Je me lève, j'en deviens désabusée. Mon frère est astreint à faire de même, du haut de ses six ou sept ans... Nous passons dans la chambre voisine.

Puis dans l'obscurité, nous rejoignons le lit "conjugal" (je note qu'il ne prend jamais ses propres enfants, sauf erreur de ma part !). M. Baston nous demande à tous deux de lui caresser le sexe ; bout de chair qui grossit sous nos mains encore inexpertes, sous nos "mimis"... Je suis obligée d'y mettre les deux mains ; il râle... Je ferme les yeux, car le monstre est dur et gonfle, en plus, il bave et crache... « Buvez donc le lait... », nous dit-il... J'ai très peur et je sais fort bien que ce n'est pas vrai ; j'ai chaque fois envie de vomir... C'en est trop, je refuse d'obtempérer, tant pis pour sa colère, non ! Vraiment je ne peux pas... Jamais il ne nous le demande par la force mais le ton est à la fois moqueur et faussement charmant !...

Ensuite, c'était lui qui nous caressait, qui nous masturbait ; relation triangulaire... Le plus souvent, il nous passe un par un, ou tout bonnement il se passe de la présence d'Alain, et le congédie ; ainsi, très souvent je termine la sale besogne de ses ébats...

Cet événement ne peut être refoulé. Je dus comprendre pourquoi cela m'était arrivé à moi... Quand cela a-t-il commencé ? D'ailleurs est-ce bien important ? Cela a-t-il commencé par une fessée (la bonne excuse !), par l'obligation de faire la sieste à côté de lui ; il s'assure ainsi de la quiétude de la sienne ; ou par hasard (si tant est qu'il existe !), malencontreusement ses mains, d'un geste qui se veut maladroit, rapide, se promènent entre mes jambes en direction de mon sexe, avec indifféremment caresses ou pincements sadiques !... Bine sûr il attend l'absence de sa femme, partie au travail ou en courses, la nuit comme le jour, à toutes heures !. Seul son besoin influence le temps où il me plonge dans la folie... »

Extrait du livre de Genny Le Thi Mui, *L'enfant meurtri*. S'en sortir sans rancune, Bruxelles/Lyon, EVO Psy/Chronique Sociale, 1993, 160 p., 82 F. (voir la recension de ce livre à la fin d'ANV).

pu y arriver ? Peut-on vraiment nier qu'une excitation mentale pousse parfois trop loin nos réactions et nous fasse commettre un crime malgré soi ? Que faut-il entendre par "trop loin" ? Chacun sait que la colère rend aveugle et il est tout à fait concevable, parce que trop fréquent, que l'excitation mentale pousse à des actes tels que le crime passe alors au second plan au regard de la blessure que vit le criminel. Cette blessure peut être antérieure au moment du crime ou éclater au cours du déroulement de l'acte criminel. Mais tout nous pousse au contraire à penser que ce qui est dangereux dans ce genre d'excitation mentale, telle la colère, c'est pré-

cisément qu'elle nous fait perdre tout contrôle de soi, même jusqu'au crime ! On pourrait imaginer, dans le cas présent, la fureur qu'aurait déclenchée Edith si elle avait mordu la langue du violeur ! Pour le coup, c'était lui qui se sentait humilié et rabaisé, car atteint dans son intégrité physique par la douleur, et morale parce que venant d'une femme... La spirale de la violence, lorsqu'elle est alimentée ou plus exactement lorsqu'elle **n'est pas désamorcée**, peut être telle un cyclone qui fait perdre toute raison à l'agresseur et à l'agressé. Edith a su, a pu, **évaluer les risques de représailles** et c'est pourquoi elle s'est abstenue de répondre par

la violence, sans quoi effectivement le violeur aurait certainement cherché à "humilier", à "rabaisser" sa victime. En ce sens je considère comme dangereux tout conseil qui consiste à faire mordre la langue du violeur, à lui donner des coups de genoux, contre son sexe ou ses tibias. Car à moins d'être sûre de ses coups — et comment peut-on l'être si l'on ne pratique pas de sport de combat ? —, ce genre d'attitude est absolument suicidaire...

Conflit de personne ou conflit d'objet ?

On aurait tort, dans l'analyse du drame, de ne pas remarquer avec Edith l'importance positive qu'a prise sa référence aux lunettes et aux habits. Détail futile pourrait-on penser en un instant aussi grave, et pourtant !

Psychologiquement, la situation de l'homme qui violera est toujours dramatique car il se met dans une impasse, celle où il est confronté au risque d'impuissance sexuelle. En effet, en abordant une femme avec l'espoir ou l'intention d'avoir un rapport affectif, sinon sexuel, l'homme, parce qu'il n'a pas de relations normales avec les femmes, est hanté par le risque d'être impuissant ou incapable d'arriver à l'orgasme. Et tout ce qui pourrait concourir à l'échec qu'il redoute est à condamner parce que cela serait une condamnation de lui-même, en tant qu'homme, mâle, viril, etc. Il est bien évident qu'on ne peut demander aux femmes d'accepter une telle mentalité, qui règne hélas peut-être plus qu'on ne croit ; mais ne pas en tenir compte serait une grave erreur.

Tout ce qui résistera alors à l'accès à l'orgasme, sera vécu par l'homme comme une contestation de sa personne, comme un conflit de personne. Ces hommes-là sont dans une véritable crise d'identité puisqu'ils n'existent qu'à partir du moment où ils accèdent à l'orgasme. Mais s'ils prennent une femme-victime à témoin, il importe que celle-ci ne joue pas leur jeu. Facile à dire, certes, puisque le viol est aussi vécu par la femme comme une atteinte intolérable à son identité, comme le meurtre de sa personnalité. Mais avant d'en arriver là, il est possible à la femme de casser le processus qui se développe chez l'homme en **déplaçant le conflit vers les objets**. Si la femme ne peut évidemment pas répondre au désir de l'homme, elle peut néanmoins lui faire

sentir qu'il se trompe en vivant cet instant comme un conflit de personne : « *Si je ne veux pas faire l'amour avec toi, ce n'est pas parce que tu n'es pas beau ou que je ne t'aime pas, c'est parce que dans ces conditions tu déchires mes habits, tu casses mes lunettes.* » Dérisoire ! penseront certaines ; intolérable ! diront les autres. Pourtant, c'est précisément en situant le conflit sur un plan dérisoire, que, déconcerté, l'homme quittera le terrain où s'affrontent dans son esprit la rivalité des personnes et perdra ses moyens. Car il s'agit bien de dédramatiser l'enjeu du conflit, qui se joue dans la tête de l'homme, par un glissement habile vers des objets futiles.

Edith a bien remarqué que toute attitude qui consisterait à réagir en suppliant l'homme, en s'abaissant, en lui demandant pitié, consiste en fait à rester sur ce terrain de la rivalité des personnes, car le viol sera alors pour l'homme effectivement la façon de trouver une identité par rapport à une victime. En refusant de jouer la victime, on bloque le processus du bourreau. En parlant très calmement et de façon toujours très polie, mais en restant ferme cependant, Edith évite à l'homme de rester prisonnier de son illusion.

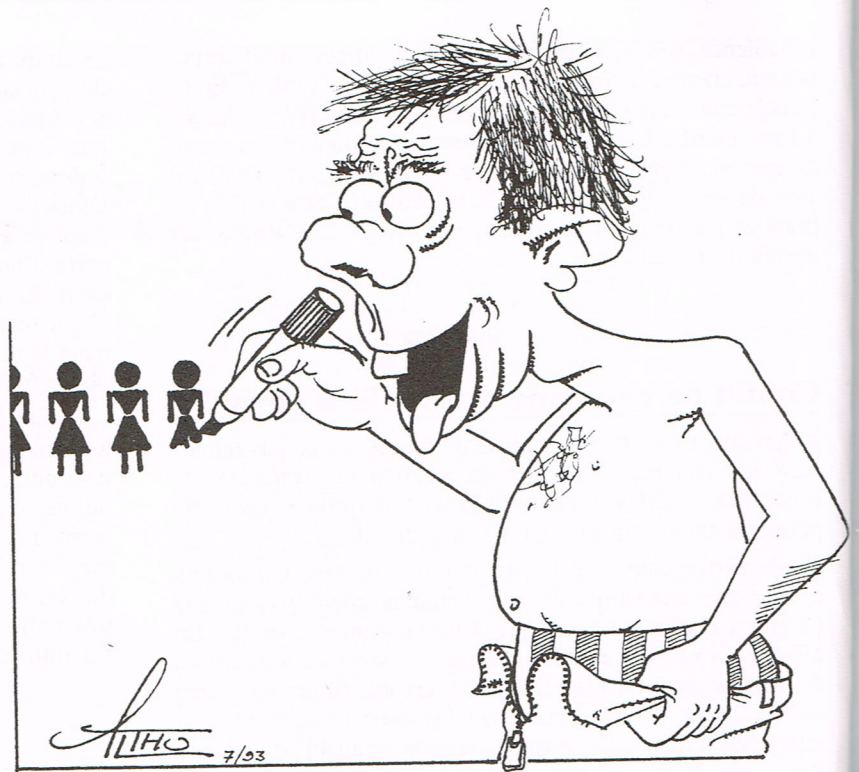
La parole contre le "corps continu"

Pourtant, plus importante encore, me semble être précisément cette permanence de la parole d'Edith. C'est de toute façon l'élément essentiel de la dédramatisation de tout conflit en technique non-violente. Mais une étude sur ce thème vient confirmer cette intuition⁷.

L'auteur montre à partir des résultats de la psychologie qu'il n'y a pas beaucoup de distance entre le viol et l'acte sexuel amoureux quant au fantasme qui se joue. En effet, ce fantasme est celui du « *corps continu* », c'est-à-dire de ce « *corps-à-corps* » primitif de l'enfant dans le corps de sa mère. La différence entre le viol et le rapport amoureux tient au fait que dans le viol, ce fantasme n'est pas partagé. Ce que vit le violeur « *dans un grand bien-être qu'il n'acceptera pas facilement de céder, c'est l'illusion du corps continu où ni lui ni sa mère ne vivent une existence distincte et séparée* ». Et la règle qui présiderait à cette situation, ce serait « *ce qui est bon pour moi, est bon pour toi* ».

Par ailleurs, et c'est ceci qui est pour nous capital, « l'acte sexuel est la mise en œuvre de ce fantasme du corps continu. Il comporte donc, au moins à son paroxysme, l'oubli de l'autre, de ses intérêts, de ses goûts, de ses désirs. Il n'y a plus qu'un et **cette imaginaire fusion abolit la parole** ». Or « il y a incompatibilité entre ces deux ordres. Le corps-à-corps sexuel et le discours s'excluent mutuellement... La parole est la fragile passerelle jetée entre des corps séparés ; elle est fatalement décevante au regard de l'ordre fusionnel béatifiant... et dans le corps-à-corps amoureux, c'est l'inverse : venus de la parole et de la séparation, les amants en s'unissant, perdent la parole »... Ainsi « l'émergence de la violence s'articule là où les choses viennent à la place des mots, là où l'ordre symbolique est provisoirement suspendu. C'est-à-dire qu'il y a un viol potentiel dans toute relation sexuelle, dans la mesure où pour un temps, la continuité des corps remplace le contenu des mots. Le viol c'est l'imaginaire du corps qui n'a pas eu ou pas pu avoir accès au symbolique ; c'est une insurrection contre l'ordre symbolique ».

C'est donc cette dernière remarque qui nous donne à penser que la parole peut jouer un rôle absolument déterminant. En effet, tout silence de la femme, ou tout cri (qui n'est pas une parole en ce sens qu'il n'introduit pas un rapport symbolique avec l'autre mais est simplement le cri de sa peur d'abord, puis de sa douleur physique et de sa détresse morale) permet au violeur d'imaginer cette fusion, ce corps continu comme possible. Pour empêcher le viol il faut donc interdire l'accès à l'illusion. Il faut donc sans cesse rappeler la distance qui sépare les corps, sans cesse parler. Parler, c'est créer un autre rapport, symbolique cette fois, qui décontamine la violence. On retrouve là la grande intuition de la non-violence, comme quoi seul le symbole peut rivaliser contre la violence sans l'alimenter ! Edith l'a utilisée de façon intuitive, parce que pour elle c'était un moyen de ne pas rester passive, victime, et parce qu'elle savait que l'affolement et la perte de sang-froid en de telles circonstances peuvent conduire au pire.



Changer de regard

Mais il est des circonstances où dans un conflit il est préférable de se taire, à moins qu'on y soit contraint, comme c'est le cas à propos du dernier récit, puisque les deux personnes ne parlent pas la même langue. Comment alors adopter une attitude qui aille dans le même sens d'apaisement ? C'est ici que le regard va jouer ce rôle. Là où la parole ne peut plus opérer, la communication va se passer de mots et emprunter la voie du regard. On imagine que c'est peut-être encore plus difficile. Oui, si un regard de haine peut nous déstabiliser. Non, si l'on arrive à garder son sang-froid... Mais plus fondamentalement, tout dialogue pour réussir suppose d'accepter de **changer notre regard sur l'autre**. Bruno Bettelheim raconte une expérience similaire, quand, dans un camp de concentration, il a osé regarder un "kapo" comme un être humain capable de sensibilité et non comme un sale bourreau qui déteste les juifs⁸. Et de

fait, la plupart des conflits que nous n'arrivons pas à résoudre nous coïncident, parce que nous induisons — involontairement —, à travers notre regard, un comportement chez l'autre. Si je vois l'autre comme un bourreau, je vais automatiquement même comporter comme victime, ce qui va l'enfermer dans son rôle.

L'un et l'autre seront alors convaincus de la justesse de notre analyse. Par contre, si je vois dans le délinquant, l'alcoolique, le drogué, un être blessé qui a besoin de confiance pour arriver à formuler ses blessures, je vais créer l'espace de cette expression et lui permettre de sortir de l'attitude auto-destructrice. Facile à dire en théorie, mais tout cela est très largement confirmé par la pratique⁹. Il se peut aussi que notre regard dise l'inverse de notre parole. Et l'effet de ce regard sera alors d'autant plus opérant qu'on s'adresse à des enfants qui ne maîtrisent pas le langage comme nous, ou qu'il s'agisse de personnes en colère, saoules, sur qui les mots n'ont plus le même impact. C'est alors l'attitude qui révèle nos intentions. Comme dans le cas de Jésus qui reste accroupi, c'est-à-dire plus bas que ses agresseurs et la femme pendant toute l'altercation, et ne se relève que pour parler à la femme. Nous sommes là au cœur de la violence et de la non-violence : est-ce que je perçois, je regarde l'Autre comme une menace potentielle, comme quelqu'un que je peux dominer ou comme un partenaire potentiel qui a besoin de moi pour se révéler en profondeur ? Cette perspective qui s'ouvre à nous concerne jusqu'à notre rapport au Dieu de notre cœur : l'imaginons-nous comme violent et dominateur, castrateur ou compatissant et tendre ?

Le vrai combat politique

Pour résister au viol, pour se défendre en cas de viol, il est vrai qu'une des premières choses à faire est d'abord de faire tomber tous les silences qui le taisent. Il est important que toute histoire de viol soit racontée, publiée. En ce sens, en proposant à diverses revues son récit, Edith participe pleinement à ce combat des femmes contre le silence, la fausse pudeur. Non il ne fallait pas le réécrire, non il ne fallait pas le censurer, sous prétexte qu'il ne dit pas tout du viol et du combat des femmes.

Le deuxième aspect de ce combat est d'ordre législatif. Je préfère dire d'ordre législatif que d'ordre pénal. Car je ne pense pas que le vrai combat soit de tout faire pour que les violeurs soient enfermés en prison. Par contre, il est capital que la loi reconnaisse le viol comme un crime. Et tout le combat des femmes, mais pas seulement celui-là, est important car il permet de poser le problème du viol en tant qu'atteinte intolérable à l'intégrité physique et morale d'une personne.

Mais on sait parfaitement que l'existence d'une loi ne garantit pas son application. On sait par ailleurs qu'une loi réprimant tel ou tel délit (le vol) n'empêche pas que des délits soient commis. Cette difficulté-là nous renvoie en fait à la perception qu'a réellement l'opinion publique du viol. Là, on sait déjà que ce sont les policiers qui prennent la déposition de la plaignante, les juges qui instruisent l'affaire, ceux qui la jugent et les avocats des violeurs, généralement tous des hommes, les journalistes qui rapportent les débats, qui font que le viol est réellement présenté comme un crime ou non. Et tous ces gens-là sont les révélateurs de l'opinion publique dans son ensemble. Et c'est contre elle, ou pour elle, qu'il faut se battre, afin d'obtenir la « *condamnation sociale du viol* ». Car en fait, il y a viol en perspective chaque fois que la femme est réduite à un objet. Il y a viol en perspective chaque fois qu'une femme se prête à cette réduction, chaque fois que les conditions sociales sont telles que des femmes pour vivre, sont obligées de se " prostituer ", ne serait-ce qu'à travers les conditions de travail auxquelles elles sont soumises et que bien souvent elles acceptent ; chaque fois que des " supérieurs " leur demandent des " petites faveurs ", etc., etc. Mais nous l'avons vu aussi, il y a viol potentiel dans tout rapport sexuel amoureux...

On le voit, prendre la responsabilité de faire mettre les violeurs en prison devient presque absurde. Sans doute ne peut-on pas, sous prétexte que tout homme est un violeur en puissance, ne pas sévir contre ceux qui violent réellement. Mais ce serait trop facile de croire que la prison est une solution. Pour le violeur, c'est l'enfermer doublement : c'est le couper de la société avec tous les risques d'en faire un criminel dans d'autres domaines, mais c'est encore le couper de toute relation normale avec une femme.

Et pour les femmes est-ce un gage de sécurité ? Evidemment on peut penser que le violeur qui a fait de la

prison ne recommencera plus. Mais c'est ne jamais avoir parlé avec des gens qui sortent de prison pour ne pas savoir que la hantise de la majorité d'entre eux est précisément de « *rechuter* », comme ils disent. De toute façon on n'atteindra jamais la sécurité totale, cette « *certitude d'être à l'abri de cette agression* ». A moins de châtrer tous les hommes ! Car qui pourra assurer les femmes qu'il y a des hommes très bien et que ceux capables de ce crime sont surveillés ou déjà enfermés ?

Si je comprends parfaitement ce souci de créer la « *certitude d'être à l'abri de cette agression* », je ne puis m'empêcher d'entendre en écho la parole du militaire qui construit l'équilibre de la terreur nucléaire pour être certainement à l'abri des Russes, la parole du policier qui demande plus d'effectifs et de prison pour être sûr en cas de troubles sociaux, la parole du juge qui réclame la permanence de la peine de mort pour être sûr que le criminel ne recommencera pas, la parole... toutes ces paroles d'une opinion publique paniquée qui demande toujours plus de sécurité artificielle pour pallier une angoisse devant les risques de notre monde moderne. C'est au nom de cette sécurité d'être à l'abri de toute agression que l'Etat contrôle tout, fiche tout, s'introduit partout, etc.

A l'inverse si j'analyse l'attitude d'Edith et si je prête attention à son raisonnement, que vois-je ?

D'une part, je ne peux qu'être bouleversé par son avant-dernier récit. Car non seulement elle est arrivée à se dégager de la mauvaise situation dans laquelle elle se trouvait, mais en plus elle a pris sur elle de donner un peu de cette tendresse dont l'homme manquait tant ! Qu'il était dérisoire ce geste de poser sa main sur celle de cet homme ou de le coiffer, mais la chaleur de ces actes a peut-être été une révélation pour lui ? Et c'est là à mon sens qu'Edith a parfaitement saisi l'enjeu politique de cette situation. Car elle n'a pas seulement cherché à résoudre **son** problème, mais elle a aussi **activement cherché à résoudre celui de cet homme**, et c'était de toute façon plus efficace que de porter plainte. D'autre part, je suis persuadé que cette expérience va permettre à Edith de se sentir bien plus en sécurité qu'auparavant, quand elle fera du stop ou autre chose. Car sa façon de résoudre ce conflit sans faire appel à des forces extérieures, les policiers, les juges, etc., lui a montré qu'**elle possède en elle toutes les possibilités d'être l'agent de sa propre**

sécurité. Et c'est bien là que se situe le vrai problème. Tant que, pour qui que ce soit, où que ce soit, quand que ce soit, on fera appel à des éléments extérieurs à soi pour organiser sa sécurité, on sera toujours plus faible ! Paradoxe mais réalité que toutes les personnes qui ont mené un combat non-violent pourront défendre. Sans doute faut-il pour cela avoir une très grande force de caractère, mais l'illusion serait de penser que cette force-là n'est que le privilège de quelques-uns.

Soudan : femmes violées

La junte au pouvoir, dans le cadre de son jihad traditionnel, dépêcha des milices fortement armées par elle vers les Monts Noubas, région du Nord-Ouest précédemment épargnée par la guerre.

Les Noubas, de souche africaine, furent massacrés par milliers, leurs femmes violées, et emmenées en esclavage avec leurs enfants. Le terrain ainsi libéré par purification ethnico-religieuse fut immédiatement occupé par des tribus arabes islamisées du Nord. Aujourd'hui, partout dans le Sud, la répression s'intensifie malgré les appels à l'ordre de nombreux Etats et de la Communauté internationale. Ceci sans résultat apparent.

Pour être tenu au courant de la situation dramatique du Soudan, lire *Vigilance Soudan*, B.P. 184, 75665 Paris cedex 14 (envoi gratuit du dernier numéro sur simple demande).

Se former pour résister

Ce qui nous intéresse dans le récit d'Edith et ce qui est tout aussi important que le dernier événement, c'est ce qui s'est passé avant ce drame. Car Edith a effectivement eu la chance, si l'on peut dire, de ne pas vivre d'abord la pire de ses expériences.

Ce qui a permis à Edith de s'en sortir si bien, c'est probablement parce que chaque expérience a été pour elle l'occasion de réfléchir sur son comportement, d'en parler avec d'autres, de ne pas avoir peur de poser ses questions à l'occasion d'une session sur la non-violence... Bref, ce qui a permis à Edith de s'en sortir, c'est qu'elle n'était pas satisfaite et de ses réactions, et des conseils que lui donnaient des manuels féministes contre le viol. Pourquoi pas satisfaite ? Parce que pour elle, sans doute, ces réactions et ces conseils portaient d'un a priori insupportable selon lequel tout conflit, même aussi grave et dangereux que le viol, ne peut se terminer que par la condamnation, l'humiliation, la mort réelle ou symbolique, de l'autre. Ce que Edith n'admettait pas dans son for intérieur, c'est cette vision manichéenne du monde, selon laquelle il y a les bons d'un côté, les victimes, et les salauds de l'autre, les bourreaux. Ce qu'elle savait, c'est que Jésus en fait nous a montré que nous sommes tous bourreaux et tous victimes.

Oui mais, tout le monde n'a pas la chance d'Edith, de tomber sur des hommes de plus en plus méchants qui lui permettent de se former progressivement. Certainement. Mais on peut très bien pallier à cette difficulté en participant à des stages de formation sur ce thème. En effet, il est très important de permettre à toutes celles qui le désirent de réfléchir sur les moyens à mettre en œuvre pour se défendre en cas de viol, d'autant que ces moyens-là ne sont pas spécifiques du viol, mais de la résolution de tous conflits violents. Il est tout à fait possible à partir de nombreux récits de viol, ou d'agression du même type, de découvrir des règles de ce qu'il faut faire et ne pas faire. Il est absolument nécessaire que toute personne qui le désire puisse faire part de ses angoisses à ce sujet et profiter de l'expérience des autres, etc.

Sans doute cela n'est pas suffisant, car dans la situation réelle du viol tout se passe très vite et l'on n'a pas beaucoup le temps de penser. C'est vrai, comme nous l'avons vu, si l'on panique (la peur bloque tout processus mental et provoque des réactions incontrôlées), mais l'exemple d'Edith nous permet de voir qu'il est possible de réfléchir. Ceci dit, on se rend compte que la maîtrise mentale, si elle est importante, ne suffit pas. Eh bien, on peut aussi s'entraîner physiquement ! La technique du jeu de rôle, si elle est artificielle par rapport aux situations vraies, permet néanmoins

d'apprendre à se connaître un peu mieux. Et en particulier on se rend très vite compte que le jeu de rôle reste un jeu tant qu'il n'y a pas d'agression physique. Il suffit que l'un des rôles consiste à marcher sur les pieds d'une personne, pour voir cette personne, qui s'est très bien contrôlée jusque-là, réagir très violemment. Et c'est cette expérience qui est importante, ainsi que la réflexion collective qui s'ensuit.

- 1) "La non-violence contre le viol ?", *Cahiers de la Réconciliation*, n° 1/1982. Le texte ci-dessous reprend l'essentiel de mon commentaire, augmenté d'une nouvelle introduction et du paragraphe intitulé "Un autre regard".
- 2) Texte inédit mis en forme par M.C. Menozzi et A. Kubler. Copie sur simple demande en écrivant à Hervé Ott, le Cun du Larzac, 12100 Millau.
- 3) Franco Fornari, *Psychanalyse de la situation atomique*, Paris, Gallimard, p. 86.
- 4) Mère qu'il perçoit comme "mauvaise" parce qu'elle ne le gratifie pas assez. Mais du coup il risque de détruire la mère "bonne". C. Mélanie Klein.
- 5) J'ai publié récemment une étude plus complète sur ce texte dans "Jésus et la non-violence", *Cahiers de la Réconciliation*, n° 2/1992.
- 6) Lire *Le viol au masculin*, de D; Welzer-Lang, Paris, L'Harmattan, 1988.
- 7) Cf. "La violence", revue *Approches*, cahier n° 31, 3^{ème} trimestre 1981, p. 7 et suivantes.
- 8) Cf. *Le cœur conscient*, B. Bettelheim, Paris, Laffont, 1972, p. 246-247.
- 9) *La peur, la haine et la démocratie*, C. Rojzmann, Paris, D.D.B., 1992.